

DIDIER LEROY*

Chercheur à l'Institut royal supérieur de défense (IRSD), assistant à l'ULB

Islam politique et jihadisme

Comment décrypter le «phénomène Daech» ?

Deux années après les attentats qui ont frappé Bruxelles, le large public belge éprouve toujours certaines difficultés - bien compréhensibles - à véritablement cerner les contours de l'organisation qui a revendiqué ceux-ci. Ce texte succinct propose quelques clés de décryptage qui, je l'espère, contribueront à une meilleure connaissance de cette menace sociétale encore bel et bien d'actualité.¹



BREF CADRAGE SPATIO-TEMPOREL

Si les racines profondes du jihadisme global sont à chercher dans l'invasion russe de l'Afghanistan au tournant des années 1980, il y a quatre dates fondamentales à retenir pour comprendre la gestation et le développement de cette bête curieuse plus récente que l'on appelle communément "Daech".

- La première est 2003, année de l'invasion américaine qui bouscule drastiquement les équilibres de pouvoir irakiens et moyen-orientaux. À l'échelle nationale, l'élimination de Saddam Hussein déplace le centre de gravité du pouvoir au profit des acteurs arabes chiites, créant des frustrations croissantes au sein de la communauté arabe sunnite. Sur le plan régional, l'effondrement de l'Irak - suivi par la déstabilisation de la Syrie quelques années plus tard - a pour effet de voir l'émergence d'un nouveau triptyque, composé de la Turquie, de l'Iran et de l'Arabie Saoudite, décidé à se tailler la part du lion dans ce Moyen-Orient en recomposition.

* Dernier ouvrage publié : *Le Hezbollah libanais, de la révolution iranienne à la guerre syrienne*, Paris, Ed. L'Harmattan, Coll. « La Bibliothèque de l'IREMMO », 2015, 114 p., <http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=47919>.

Dernier article publié : "La Belgique et Daech, état des lieux", dans *Revue Militaire Belge*, N°14, Juin 2017, pp. 65-71, <http://www.irsd.be/website/images/livres/rmb/14/bmt53-56.pdf>.

¹ Pour celles et ceux qui désiraient aller au-delà de ce que cet article décrit de manière superficielle, je conseille notamment les lectures suivantes : LUIZARD, P.-J., *Le piège Daech, L'Etat islamique ou le retour de l'Histoire*, Paris, Ed. La Découverte, 2015, et BEN RAAD, M., *Irak : de Babylone à l'Etat islamique : Idées reçues sur une nation complexe*, Paris, Ed. Le Cavalier Bleu, coll. « Idées reçues / Grand angle », 2015.

- La deuxième année cruciale est 2006, qui voit la franchise irakienne d'Al-Qaïda dirigée par Abu Musab al-Zarkaoui profiter du vide politique pour s'organiser au point de parvenir à proclamer la création d'un "Etat islamique en Irak" (EEI) dans le nord-ouest du pays (majoritairement arabo-sunnite d'un point de vue ethnico-confessionnel).
- Plusieurs années plus tard, le contexte "post-printemps arabe" donne lieu à une guerre sanglante dans la Syrie voisine où un certain Bachar al-Assad décide de concentrer toutes ses ressources en Syrie occidentale dans le cadre de sa propre stratégie de survie. *De facto*, la Syrie orientale - les vallées de l'Euphrate et de son confluent le Khabour qui lie la plaine de la Djézireh - se voient abandonnées par Damas, ce qui permet à un EEI enhardi de rapidement prendre le contrôle de plusieurs villes dont la future "capitale" Raqqa. Cette phase d'expansion au-delà de la frontière irako-syrienne donne lieu à un "rebranding" de l'organisation en 2013 qui se fait désormais appeler "l'Etat islamique en Irak et au Levant" (EIL), dont l'acronyme de la version arabe

(*al-dawla al-islamiyya fil-iraq wal-sham*) donne "DAECH".

- Enfin, 2014 marque l'année de la proclamation de la restauration du "Califat", événement minutieusement mis en scène en mobilisant de nombreux symboles islamiques rassembleurs (drapeau flanqué du sceau du Prophète Mohammed, cérémonie tenue dans la mosquée al-Nouri de Mossoul correspondant à peu de choses près à la cathédrale de Reims pour les rois francs, etc). Le chef de l'organisation, Abu Bakr al-Baghdadi, s'y présentait désormais comme "Calife" (successeur du Prophète) et donc comme le nouveau leader musulman incontestable à la fois sur le plan temporel et spirituel... statut que l'écrasante majorité de l'*oumma* (communauté musulmane) ne lui a bien évidemment pas accordé.

EN QUOI CONSISTE FINALEMENT L'IDÉOLOGIE "DAECHISTE" ?

Beaucoup d'amalgames persistent encore à notre époque entre des termes tels qu' "islamisme", "wahhabisme", "salafisme", etc. Et le "daechisme", s'il se démarque de ceux-ci, reste fort nébuleux quant à ses éventuelles spécificités.

À un premier niveau d'analyse, force est de constater que les documents de propagande émanant de l'appareil de communication de Daech partagent un trait commun avec l'ensemble des discours islamistes (quelle que soit leur tendance) : une vision résolument manichéenne, binaire du monde où se font face un monde occidental oppresseur et un monde musulman opprimé.

En second lieu, je dirais que la spécificité de Daech peut se résumer davantage autour de trois mots-clés que sont (1) le nihilisme, (2) la modernité et (3) le wahhabisme.

(1) Le nihilisme est tout d'abord ce que Daech a jeté aux yeux du public occidental auquel étaient destinées les vidéos horribles que nous avons tous trop vues, et qui a donné une impression d'escalade aveugle et sans limites

dans la barbarie. Cet anarchisme apparent doit néanmoins être relativisé dans la mesure où l'organisation de l'État islamique comporte une dimension constructive importante qui se retrouve déjà dans sa propre appellation à travers le mot "*dawla*" (État).

(2) La modernité est quelque chose que tout un chacun associe peut-être moins naturellement à Daech dans la mesure où il a été fort question du fameux "âge d'or médiéval de l'islam" que Daech tenterait de raviver. Je pense personnellement que Daech est un acteur en phase avec son époque et qu'il a su décliner sa modernité sur deux plans principaux : ceux de la violence et de la manière de concevoir l'écoulement du temps.

La violence qui est étalée dans la propagande de l'organisation est en effet bien plus proche de certains films hollywoodiens ou mangas (films d'animation) japonais que du fameux "Moyen-Âge islamique". L'œil du spectateur occidental s'est focalisé sur les drapeaux noirs, les barbes et les Corans brandis, mais a curieusement souvent fait abstraction des véhicules (pick-ups japonais Toyota), des armes (fusils automatiques russes Kalashnikov), des accoutrements vestimentaires (assemblant parfois *kamis* afghan, *keffieh* palestinien et chaussures de sport américaines Nike) et des codes comportementaux (jargon combinant notamment lexiques "banlieusard" et arabe) de certains combattants filmés, qui correspondent à notre monde globalisé... grand consommateur de violence au quotidien.

Le *leadership* de Daech a par ailleurs su intelligemment créer des "raccourcis" exponentiels qui ont répondu aux attentes d'une jeunesse qui n'a pas connu le monde sans internet et qui est donc conditionnée à tout obtenir en un "clic". Là où un "aspirant jihadiste occidental" devait antérieurement envisager de se former à la langue arabe et à la religion islamique pendant plusieurs longues années avant d'espérer pouvoir rejoindre une faction armée et y jouir d'un minimum de crédibilité en tant que nouveau "frère de religion et d'armes", Daech a su projeter une promesse de vie meilleure ici-bas et dans l'au-delà à tout esprit révolté ayant récité sa profession de foi (*shahada*) et fait allégeance (*bay'a*) aux règles puritaines imposées par le groupe... en bref, des formalités techniques pratiquement instantanées.

Al-Qaïda avait déjà, en 2001, le même projet utopique d'établir un califat, mais Oussama

Beaucoup d'amalgames persistent encore à notre époque entre des termes tels qu' "islamisme", "wahhabisme", "salafisme", ...



Abu Bakr al-Baghdadi

Ben Laden était conscient de la réalité internationale et savait qu'il convenait plutôt de frapper les "ennemis de l'islam" ça et là, en fonction des opportunités en vue de faire converger les circonstances extérieures par rapport à cet objectif sur le long terme. Daech a en fait su, pour sa part, exploiter le vide politique en Irak puis en Syrie pour prendre le contrôle sur un territoire hautement symbolique puisqu'établi entre Damas et Baghdad - les deux capitales du Califat historique disparu en même temps que l'Empire ottoman nonante ans plus tôt - et déclarer celui-ci "terre d'accueil" immédiate pour les candidats jihadistes des quatre coins du globe. La divergence entre Al-Qaïda et Daech n'étant pas de nature idéologique mais étant issue d'une dispute entre leaders (le divorce a été déclaré en 2012), on peut donc légitimement visualiser Daech comme étant une sorte de "Al-Qaïda munie d'un turbo".

(3) Troisièmement, il convient de clarifier la relation qui lierait le "daechisme" au "wahhabisme", terme qui a régulièrement été galvaudé dans les médias ces dernières années. Pour n'en dire que l'essentiel, retenons que le monde musulman sunnite (environ 85% de la civilisation islamique) peut très grossièrement être "découpé" en quatre zones géographiques qui correspondent à autant d'écoles de jurisprudence ou rites, qui dictent à peu de choses près l'atmosphère juridico-légale des ces régions considérées. Le malékisme correspond au Maghreb ; le chaféisme correspond au Levant, à la corne de l'Afrique et à l'Asie du Sud-Est ; le hanafisme correspond à la Turquie et à l'Asie Centrale; le hanbalisme correspond enfin à la péninsule arabique. Au 18^e siècle, ce dernier courant a donné naissance au wahhabisme (du nom de son principal idéologue Mohammed Ibn Abd al-Wahhab) qui peut être considéré comme la

La divergence entre Al-Qaïda et Daech n'étant pas de nature idéologique mais bien issue d'une dispute entre leaders, on peut donc légitimement visualiser Daech comme étant une sorte de "Al-Qaïda munie d'un turbo".

² Voir notamment ROUGIER, B., (dir.), *Qu'est-ce que le Salafisme?*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. "Proche-Orient", 2008.

version la plus rigoureuse de l'islam sunnite et surtout l'approche la plus littéraliste vis-à-vis de ses textes fondateurs (Coran et Hadith). S'il a été tentant d'établir une relation d'équivalence entre daechisme et wahhabisme, il convient de préciser que de nombreux *sheikhs* (autorités religieuses) wahhabites ont condamné, par le biais de fatwas, tant l'idéologie que les pratiques de Daech. Ceci étant dit, il faut néanmoins reconnaître que Daech puise ses principaux concepts tels que le "*takfir*" (excommunication entre musulmans) dans la tradition wahhabite notamment connue pour son intolérance vis-à-vis des musulmans chiites. S'il n'y a pas adéquation, il y a néanmoins bien filiation assez nette en termes de généalogie des idées.

Enfin, Daech a régulièrement été associé au "salafisme" dans la couverture médiatique des sinistres événements qui lui ont été attribués. Je me contenterai de rappeler que le salafisme est une posture philosophique qu'un musulman sunnite peut adopter - ou pas - dans le cadre de la pratique de sa foi, et qui consiste à accorder une importance toute particulière aux trois premières générations de la communauté musulmane émergente, dont les membres sont considérés comme les "ancêtres pieux" (*al-salaf al-salih*) proches du message divin originel. Mon expérience de terrain dans plusieurs pays du monde arabe me permet de valider la catégorisation tripartite du phénomène salafiste telle que l'a proposée la littérature en sciences sociales², distinguant le salafisme quiétiste (ou apolitique), le salafisme politisé et enfin le salafisme jihadiste ou armé, sous-catégorie dans laquelle nous pourrions "classer" Daech. Le salafisme est certes un courant réactionnaire de l'islam problématique puisqu'il creuse le fossé identitaire des sociétés plurielles, mais il est empiriquement inexact de le désigner comme la source de toute radicalisation contemporaine ou l'antichambre systématique du jihadisme. De nombreux milieux salafistes, connus pour leur soumission théorique au "Prince" et régulièrement accusés de collaboration avec les services de renseignements gouvernementaux, sont discrédités voire stigmatisés par les mouvements jihadistes dans le monde arabe.

PARAMÉTRAGE STRUCTUREL DE “L’ÉTAT ISLAMIQUE”

Daech, en tant qu’organisation, peut être visualisé comme un oignon dont on pourrait distinguer un noyau entouré de couches concentriques. Ce qu’il est fondamental de savoir pour comprendre comment et surtout pourquoi un projet aussi surprenant a pu rester présent sur la carte de la région pendant plusieurs années, c’est que le noyau dur de Daech est composé d’individus irakiens issus de deux camps initialement hostiles l’un envers l’autre : l’ancien appareil sécuritaire baathiste (nationaliste arabe) de Saddam Hussein d’une part et l’opposition jihadiste au régime de ce dernier d’autre part. Le “pire de ces deux mondes” a appris à se mélanger dans les prisons américaines telles qu’Abu Ghraib (région de Baghdad) ou Camp Bucca (région de Bassorah). Ce *cocktail* malsain explique à la fois la vitrine ultra-religieuse affichée par Daech, mais aussi le savoir-faire militaire qui a permis de conquérir et de garder le contrôle sur un territoire si important.

Autour de ce noyau dur est venue se greffer une première couche concentrique qui a expliqué le développement fulgurant de Daech en termes de magnitude. Il s’agit des tribus arabes sunnites d’Irak qui, aliénées par les lois de “débaathification” ont dépouillé celles-ci de certains privilèges octroyés sous Saddam, ont établi des alliances - non pas idéologiques mais tactiques - avec Daech afin de se venger d’une Baghdad devenue décidément “trop chiite” et de chasser la présence d’une armée nationale désormais considérée comme une force d’occupation.

Au-delà de cette couche, se profile ensuite l’effectif des “*foreign terrorist fighters*” que nos médias n’ont cessé de couvrir quotidiennement ces dernières années. J’insisterai uniquement ici sur un recadrage nécessaire : en termes de “*staff*”, Daech n’est pas qu’une armée de combattants étrangers. C’est avant tout un phénomène irakien, puis syrien, puis arabe (des autres pays de la région), puis étranger (dont ouest-européen). Puisque la question du “pourquoi rejoindre Daech” taraude encore et toujours les esprits, citons les principales raisons régulièrement évoquées par le chef de l’anti-terrorisme européen, M. Gilles de Kerchove, lorsqu’il

s’exprime sur le phénomène : (1) le sentiment que l’Occident n’a pas fait assez pour aider le peuple syrien, sentiment d’autant plus exacerbé par le précédent de la Libye — riche en pétrole — qui a rapidement généré une intervention de l’OTAN ; (2) la dimension apocalyptique du jihad propre au “*bilad al-Sham*” (Grande Syrie) puisque la littérature eschatologique de l’islam sunnite cite certaines localités de la région telles que Dabiq, village situé au nord d’Alep, comme étant vouées à jouer un rôle imminent dans le contexte du Jugement Dernier ; (3) la victimisation croissante des musulmans sunnites du Moyen-Orient face à des acteurs chiites de plus en plus agressifs (cf la rhétorique défiante de l’ex-Président iranien Mahmoud Ahmadinejad, la montée en puissance du Hezbollah au Liban, la politique “trop chiite” du Premier Ministre Nouri al-Maliki en Irak, l’insurrection des rebelles houthis au Yémen, etc) ; (4) les griefs socio-économiques des musulmans d’Europe occidentale qui se sont télescopés avec ce sentiment de persécution arabo-sunnite évoqué précédemment, et (5) la quête d’identité, d’aventure voire d’argent (mercenariat) qui se manifeste dans le contexte de toute guerre sous une forme ou une autre.

Enfin, vient s’ajouter le phénomène des allégeances publiquement prêtées envers Daech par plusieurs organisations armées aux quatre coins du monde musulman. Citons *Boko Haram* au Sahel, *Ansar al-Sharia* en Tunisie, *Ansar Bayt al-Maqdis* dans le nord du Sinaï égyptien ou encore *Jama’at Abu Sayyaf* aux Philippines. Là où la plupart des observateurs se sont empressés de crier à une sorte de “pieuvre” dont le cerveau se trouve à Raqqa mais dont les tentacules se déploient lentement mais sûrement autour de notre planète, j’invite plutôt à relativiser l’ampleur réelle de ce phénomène des franchises locales. Dans certains cas, il y a en effet un alignement idéologique évident et des liens organiques avérés, comme avec l’Égypte ou la Libye. Dans d’autres, j’aurais tendance à émettre des réserves et à y voir davantage des rattachements opportunistes à l’acteur révolutionnaire le plus “prestigieux” du moment à des fins de relance de recrutement local notamment.

C’est avant tout un phénomène irakien, puis syrien, puis arabe (des autres pays de la région), puis étranger (dont ouest-européen).

L'INSONDABLE ÉCONOMIE "CALIFALE"

Plusieurs sources ouvertes ont avancé que le budget annuel de l'État islamique en 2014 avoisinait les deux à trois milliards de dollars américains... ce qui a amplifié un *buzz* médiatique déjà tristement anthologique. Ma principale remarque consiste ici à relativiser ce chiffre. Celui-ci est en effet stupéfiant si nous considérons Daech comme une organisation terroriste. Si en revanche, nous adoptons une autre loupe et considérons Daech comme ce qu'il prétend être — à savoir un État — on se rend compte qu'il s'agit d'un montant finalement dérisoire pour le budget annuel d'un corps de ce type.

Plusieurs diagrammes relatifs au financement de l'État islamique sont facilement trouvables en "googlant" les mots-clés adéquats, et certains résultats mènent même vers des médias *a priori* sérieux. Personnellement, je ne saurais trop mettre en garde contre ce genre de données dans la mesure où celles-ci sont extrêmement difficiles à vérifier. À ce sujet, nous pouvons surtout retenir que Daech s'est contenté, dans de très nombreuses situations, de rétablir des activités économiques parfaitement légales mais qui avaient été interrompues par la fin du versement de salaires par Bagdad ou Damas. Une grande part des ressources de Daech provenait donc, même à son apogée, de domaines tels que l'exploitation agricole des terres arables, l'extraction de phosphate ou encore la production de ciment. Le commerce du pétrole a bien entendu joué un rôle absolument central, générant probablement deux millions de dollars américains quotidiennement³. Daech a, en outre, mis la main sur des sommes d'argent en cash colossales comme lors de la prise de Mossoul qui a permis à l'organisation de saisir 500 millions de dollars américains apparemment stockés dans la banque centrale de la seconde ville du pays. Cette rapine constitue l'événement déclencheur qui a valu à Daech la réputation soudaine d'être devenu l'organisation terroriste la plus riche de l'Histoire. Ce qui est également plus spécifique à l'économie de Daech a attiré à ses activités de type mafieux : kidnappings avec demandes de rançons, diverses formes de racket, contrebande d'antiquités mésopotamiennes, etc. Enfin, il a été souvent question

Daech n'était pas en mesure de proposer un modèle économique viable, c'est-à-dire garantissant de la croissance aux populations résidant sur son territoire.

de "dons" émanant de "l'étranger"... pour ne pas citer les pétromonarchies du Golfe telles que l'Arabie saoudite ou le Koweït. La plupart des publications documentées sur le sujet ont en fait mis en lumière l'aspect "privé" de ce genre de transactions et ont surtout permis de relativiser l'ampleur de ce phénomène suranalysé puisqu'il ne serait question que de montants totaux culminant à moins de 5% du budget total de l'organisation *in fine*.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons clore ce paragraphe en signalant que Daech — même durant son heure de gloire — n'était pas en mesure de proposer un modèle économique viable (c'est-à-dire garantissant de la croissance aux populations résidant sur son territoire), et que cet aspect de la "réalité califale" laissait déjà entrevoir un aspect de son déclin inéluctable d'un certain point de vue.

UNE RÉACTION INCOMPLÈTE DE LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE

La réaction de la communauté internationale face aux atrocités commises par Daech s'est essentiellement matérialisée à travers l'opération militaire "*Inherent Resolve*" menée par la "coalition internationale anti-EI", établie et dirigée par les États-Unis mais comportant plus d'une soixantaine d'États membres. La campagne de bombardements aériens qui en a découlé en Irak et en Syrie aurait largement contribué à la débandade du groupe armé qui ne contrôlerait plus, en 2017, que 5 % du territoire initialement conquis en 2014.



³ Chiffre avancé par une délégation parlementaire du Kurdistan irakien au Parlement Européen en octobre 2015.

En dépit des rapports quotidiens rassurants de *Central Command* américain, ma réflexion personnelle m'amène à rester prudent face aux annonces prématurées de "victoire totale" que l'armée irakienne a également multipliées récemment. En effet, la véritable bataille contre l'EI ne pourra se gagner que sur le moyen terme après la bataille militaire proprement dite, si et seulement si Bagdad et Damas parviennent à proposer une alternative de gouvernance viable qui adresse concrètement les griefs socioéconomiques et politiques locaux des régions majoritairement arabo-sunnites de l'ouest irakien et de l'est syrien, qui ont temporairement vécu au rythme du "Daechistan". En l'absence d'une telle réponse, il ne faudra que peu de temps avant de voir un phénomène de même nature — une force paramilitaire qui, grâce au soutien de la population civile locale, peut muter en une entité proto-étatique — reprendre pied dans ces localités marginalisées par les pouvoirs centraux.

Ce pronostic peu réjouissant trouve son fondement dans des précédents historiques bien réels, dont un particulièrement emblématique : celui du Hezbollah libanais. Si le Hezbollah et Daech se situent aux antipodes idéologiques du spectre des islams politiques, force est de constater que les deux organismes partagent certaines caractéristiques structurelles. Les forces armées israéliennes prétendent cycliquement vouloir "éradiquer" le Hezbollah du Sud-Liban à coup de frappes aériennes depuis plus de trois décennies... sans succès, bien au contraire. La communauté analytique spécialisée sait que cela ne marche pas ou que ce n'est pas suffisant du moins.

La mise sur pied de la coalition anti-EI était une nécessité, étant donné la rapidité de l'expansion géographique de Daech et la gravité des exactions qu'il commettait à l'égard des populations civiles des zones sous son contrôle. La nature de cette même coalition comporte néanmoins un problème inhérent, dans la mesure où elle préconise une solution exclusivement militaire à un problème qui n'est pas, lui, exclusivement militaire. Cet aspect boiteux suggère d'emblée qu'il conviendra idéalement de déployer un volet diplomatique complémentaire à cet effort martial consistant à "peser" davantage dans toute une série de dossiers qui, eux, ne s'acharneront pas sur un symptôme — Daech

— mais bien sur les véritables causes du mal que l'on essaie de traiter : la radicalisation violente dans la région du Moyen-Orient. Ces dossiers sont nombreux et impliquent des chantiers titanesques : réinclusion politique de la communauté arabe sunnite d'Irak, reconstruction d'une armée nationale multi-ethnique et multi-confessionnelle démantelée lors de l'invasion américaine de 2003, règlement d'un conflit israélo-palestinien en état de putréfaction, enrayerment de la diffusion du wahhabisme par les pétromonarchies du Golfe, fin de la répression frappant les Frères Musulmans en Égypte et ailleurs, apaisement de la question kurde, etc. Les choses ont mis des années — plus souvent des décennies — à se dégrader dans tous ces domaines, et il faudra malheureusement autant de temps pour les régler.

La véritable bataille contre l'EI ne pourra se gagner que sur le moyen terme après la bataille militaire proprement dite.

REGARD GÉOSTRATÉGIQUE SUR L'EXPANSION ET LA CHUTE DU "CALIFAT"

Un examen cartographique de l'évolution de l'équilibre des forces en présence dans l'espace syro-irakien permet d'émettre certains commentaires par rapport à l'expansion et au recul du "Califat".

Tout d'abord, il est assez stupéfiant de constater que le "Sunnistan" contrôlé par Daech n'a à aucun moment disposé de ports, d'aéroports ou de partenaires diplomatiques...et qu'il était même *a priori* entouré par des fronts hermétiques hostiles : régime alaouite de Bachar al-Assad et Hezbollah chiite à l'ouest, armée turque au nord-ouest, front kurde au nord et au nord-est, front arabe chiite au sud-est, vastes étendues steppiques et désertiques au sud-ouest. La survie économique du "Califat" ne s'explique en fait qu'à la lumière du positionnement politiquement ambigu de deux acteurs régionaux : celui de la République de Turquie (qui a permis à de nombreux FTF's — notamment belges — de transiter via la frontière turco-syrienne) et du Royaume d'Arabie Saoudite (qui a longtemps toléré de nombreux trafics entre le Golfe d'Aqaba et l'Irak via la Jordanie). Ces postures en décalage avec les rôles joués respectivement par Ankara et Riyadh dans le cadre de l'OTAN et de la coalition

anti-EI trouvent en fait leur explication dans des calculs géostratégiques très clairs car loin d'être nouveaux. Pour la Turquie, Daech est un problème mais les Kurdes en constituent un autre plus important... il y a donc intérêt à jouer la carte Daech contre les Kurdes plutôt que l'inverse. Et pour l'Arabie saoudite, Daech est un problème mais l'Iran en incarne un autre bien plus préoccupant... il y a donc ici intérêt à jouer la carte Daech contre l'Iran plutôt que l'inverse. Ces antagonismes sont prédominants dans la région depuis longtemps et aucune pression internationale n'a malheureusement de fortes chances d'influer sur cet état des choses.

Les récents développements sur le champ de bataille laissent transparaître une chose assez nettement : le "phénomène Daech", d'origine irakienne, est de plus en plus en train de devenir une réalité surtout syrienne. En effet, l'armée irakienne, appuyée par les "comités de mobilisation populaire" (*al-hashd al-shaabi*, des milices arabes chiites du sud-est du pays), a largement repris le contrôle sur des régions majoritairement arabes sunnites comme celles de Anbar, Salaheddine ou Ninive. Au nord et à l'est, les forces kurdes (Peshmergas irakiens et "Yépégés" syriens) ont gagné énormément de terrain ces dernières années... du territoire qu'ils devront à terme rétrocéder à Bagdad ou Damas s'ils ne veulent pas risquer de nouveaux combats sanglants. À l'ouest, le régime de Bachar al-Assad est parvenu, grâce à ses alliés, à reconstruire son ancrage dans la majorité d'une Syrie dévastée par des années de guerre.

D'une force paramilitaire islamiste irakienne, Daech a muté en quelque chose de plus fluide, plus global et très moderne : un état d'esprit révolutionnaire, une sorte de « marque ».

L'AVENIR DU PHÉNOMÈNE

Le "Daechistan" semble actuellement réduit à une peau de chagrin à cheval sur la frontière syro-irakienne, aux abords d'Abu Kamal et Al-Qaim. D'autres poches territoriales seraient encore aux mains des hommes d'al-Baghdadi, qui reste l'homme le plus recherché de la région. De nombreux combattants, qui n'auraient été ni emprisonnés ni tués, auraient fui vers d'autres zones politiquement déstabilisées ou désertées et où le jihadisme peut proliférer en Afrique du nord ou en Asie centrale.

D'une force paramilitaire islamiste irakienne, Daech a en fait muté en quelque chose de plus fluide, plus global et très moderne : un état d'esprit révolutionnaire, une sorte de « marque » (au sens commercial du terme) adoptée par les esprits radicalement révolutionnaires de notre monde globalisé. L'actualité nous rappelle encore ça et là que la menace liée à Daech est loin d'être véritablement éteinte, même si le niveau de la menace a récemment été abaissé par l'OCAM à notre échelle nationale. La « bonne nouvelle » quelque part, c'est que Daech, en tant que marque, est réellement voué à se démoder à terme. L'écoulement du temps – et la fatigue militante qui frappera inévitablement la « génération Daech » – constituera donc très probablement l'ultime prédateur de « l'État islamique ». ●

Bruxelles, le 11 février 2018